





HISTORIQUE

DU

226^e REGIMENT D'INFANTERIE

PENDANT

LA GRANDE GUERRE 1914-1918

I

OPÉRATIONS EN LORRAINE

(Août-Septembre 1914)

Constitué à Pierre-la-Treiche, dans la région de Toul, durant la période du 2 au 7 août 1914, le 226^e régiment d'infanterie se composait de Parisiens et de Lorrains, pour la plupart anciens soldats de la 11^e division du 20^e corps. Ses deux bataillons (5^e et 6^e) étaient sous les ordres du lieutenant-colonel HOFF. Avec les 237^e, 269^e, 279^e et 360^e régiments d'infanterie, 42^e et 44^e bataillons de chasseurs, ils formaient la 70^e division, commandée par le général FAYOLLE, le futur chef d'armée. Rattachée d'abord au 9^e corps, cette division ne tarda pas à rejoindre le 20^e corps d'armée qui défendait la capitale de la Lorraine.

Pendant une quinzaine de jours, elle fut employée à l'organisation des importantes positions du bois de Faulx et de Sainte-Geneviève, couverture immédiate de Nancy. Ces quelques jours, bien employés, suffirent aux chefs pour prendre contact avec leurs subordonnés. Les liens de camaraderie s'établirent et les régiments acquirent vite cette personnalité propre aux troupes de l'Est, caractérisée par une discipline rigoureuse, une solide fraternité d'armes et surtout l'ardent désir de se mesurer avec l'ennemi héréditaire.

Le 19 août, pendant la nuit, le 226^e recevait l'ordre de franchir la Seille entre Han et Manhoué. Pour ses débuts, il réussissait ce passage sans coup férir ; mais ce fait d'armes ne devait pas être exploité.

Reportés, le 23, dans la région de Champenoux où se livraient déjà de furieux combats, les deux bataillons exécutaient un retour offensif devant Courbesseaux le 25 août.

Ce succès fut brillant, mais chèrement payé. L'Allemand fut reconduit la baïonnette aux reins, pendant plus de 4 kilomètres. Chacun sentait déjà l'ivresse de la victoire quand tout à coup retentit la sonnerie de « cessez le feu », bientôt suivie de celle de « la retraite ». Des groupes, hésitant, commençaient à exécuter ce que, de bonne foi, ils croyaient un ordre lorsque l'ennemi dévoila soudain ses mitrailleuses, qui semèrent la mort dans les rangs. Décimés à bout portant, la rage au cœur devant une telle perfidie, nos hommes luttèrent sans défaillance en disputant le terrain conquis.

Le combat de Courbesseaux peut compter parmi les plus sanglants qu'ait eu à soutenir le 226^e. S'il y laissa en hommes et officiers la moitié de son effectif, du moins il montra à l'ennemi la valeur des troupes qui lui étaient opposées. Ce n'est que par une indigne trahison, dont l'histoire leur demandera compte, que les Allemands avaient brisé notre élan victorieux.

Après deux journées de repos qui lui furent accordées pour se reformer partiellement, le 226^e reprit les lignes et ne cessa de combattre quinze jours durant dans la forêt d'Einville, le bois de Crévic, à la ferme de Bois-le-Duc, devant Réméréville, à Cercueil, au bois Saint-Paul. Enfin, le 12 septembre, ses efforts étaient récompensés par la prise de Réméréville.

A ce moment, les Allemands s'étant reconnus impuissants à rompre notre front, se repliaient, et la bataille défensive du Grand Couronné de Nancy se terminait en victoire, grâce en grande partie à la ténacité des régiments du 20^e corps, parmi lesquels le 226^e s'était montré l'égal des meilleurs.

Jusqu'aux derniers jours du mois de septembre, le régiment tint les avant-postes dans la

forêt de Parroy. Période sans incidents notables, entrecoupée de reconnaissances à gros effectifs. Mais l'accalmie ne pouvait durer, car, furieux de leur défaite sur la Marne, les hordes teutonnes se ruaient sur l'aile gauche de nos armées, pour mettre la main sur Calais. La course à la mer, prélude de la bataille des Flandres, commençait.

II

LA COURSE A LA MER

(OPÉRATIONS EN ARTOIS)

(Octobre 1914-Février 1916)

Le 28 septembre, la 70^e division embarquait en chemin de fer à Nancy et se rendait dans les plaines de Douai. Parti d'Hénin-Liétard où il s'était rassemblé, le 220^e prenait part à la manœuvre audacieuse qui, par une attaque de flanc, devait dégager Arras menacé d'encerclement.

La division, engagée près d'Acheville contre des forces supérieures, fit front à travers les falaises de Vimy et dut venir chercher la liaison sur les positions de Mont-Saint-Éloi et de Villers-au-Bois. Par son âpreté à défendre le terrain pied à pied, elle permit le débarquement de quelques unités anglaises et du 21^e corps à sa gauche, tandis que la division marocaine prenait position à sa droite. Alors, solidement épaulée, elle opérait, du 8 au 10 octobre, un retour offensif sur La Targette où la ligne fut stabilisée. Ces durs combats coûtèrent la vie au lieutenant-colonel FERNIER, qui avait remplacé le lieutenant-colonel HOFF à la tête du régiment ; la garde d'honneur périt tout entière et le drapeau demeura mutilé et sanglant.

Jusqu'au milieu du mois de décembre, les bataillons se relevèrent mutuellement dans les tranchées de Mont-Saint-Éloi et de Bertonval. Avec un mordant admirable, les compagnies poussèrent quelques incursions dans la ligne allemande, préluant ainsi aux opérations actives qui caractérisèrent sur le front d'Artois la fin de l'année 1914.

Une de ces opérations avait été décidée pour le 18 décembre. Au jour fixé, deux compagnies du régiment, les 18^e et 19^e, se portèrent à l'attaque des tranchées ennemies, en sortant des leurs avec un enthousiasme admirable. La 19^e compagnie poussa trois vagues en avant, la 18^e en fit sortir deux. Malheureusement, fauchées par les mitrailleuses qui n'avaient pas été détruites, elles jonchèrent bientôt le sol. Les unités voisines subirent d'ailleurs le même sort. Ce ne fut que le 27 que l'attaque fut renouvelée avec préparation d'artillerie et en liaison avec le 27^e bataillon de chasseurs. Cette fois, la progression atteignit 200 mètres, mais bien des braves, le soir, ne répondaient plus à l'appel.

Aucun fait saillant ne se passa jusqu'au 7 février 1915. Ce jour-là, le sous-lieutenant THARAUD, ayant sous ses ordres 40 volontaires, exécutait un brillant coup de main, le premier du genre en Artois. A la faveur de l'explosion d'un fourneau de mine, il sautait sur les organisations ennemies et ramenait des prisonniers.

En vue des grandes offensives, le régiment fut retiré des lignes le 22 avril. Pendant douze jours il s'entraîna par des marches-manœuvres et des exercices variés.

Le 4 mai, il reprenait contact avec l'ennemi devant Carency et se préparait au choc d'où

allait sortir pendant quelques heures la percée des lignes allemandes, succès qui, faute d'effectifs suffisants, n'eut pas de lendemain.

Le 9 mai, à 10 heures du matin, après une préparation d'artillerie de quatre heures, les compagnies, suivant l'ordre reçu, sortirent de leurs tranchées en échelon les unes après les autres. Sautant sur les organisations adverses, elles refoulèrent les défenseurs qui se réfugièrent dans le cimetière de Carency. Après une lutte opiniâtre, ce dernier ne tarda pas à tomber entre nos mains, permettant ainsi aux troupes voisines de s'engouffrer dans la trouée et de pousser certains éléments jusqu'à Vimy.

Malheureusement, ce succès prodigieux ne put être exploité à temps et les renforts ennemis affluèrent. Le 12, il fallut renouveler les attaques, le 226^e eut l'honneur de faire capituler la garnison de Carency et d'occuper le village ; le lendemain, il s'emparait de haute lutte d'Ablain-Saint-Nazaire et s'organisait devant la Blanche-Voie; ensuite, ce fut l'attaque sanglante du cimetière d'Ablain. Pendant les dix journées qu'a duré cette lutte, le régiment a conquis deux villages fortifiés et de nombreux points d'appui, mais il a laissé sur le terrain la valeur d'un bataillon sur les deux qui le constituaient et il fallut le 19 mai le retirer de la ligne de feu pour le reformer encore une fois.

Au cours de ces opérations tous les autres corps de troupe de la division s'étaient, eux aussi, couverts de gloire. Pour récompenser en bloc leur courage et leur vaillance, le général en chef les cita dans ces termes, à l'ordre du jour de l'armée :

ORDRE GÉNÉRAL N° 38

Le général commandant en chef le groupe des armées de l'Est cite à l'ordre des armées le 33^e corps d'armée comprenant les 70^e et 77^e divisions et la division marocaine pour avoir, sous la conduite énergique de son chef, le général PETAIN, fait preuve au cours de son attaque du 9 mai d'une vigueur et d'un entrain remarquables qui lui ont permis de gagner d'une haleine plus de 3 kilomètres, de prendre à l'ennemi 25 mitrailleuses et de faire 2.000 prisonniers.

Au poste de commandement, le 10 mai 1915.

Le Général commandant en chef,

J. JOFFRE.

Après une courte période de repos, le 226^e remontait en ligne, le 3 juin dans le même secteur et procédait aux aménagements préparatoires des attaques imminentes. Qui n'a connu ces angoissantes périodes où, sous un bombardement continu, il faut amener les tranchées de départ au contact presque immédiat d'un ennemi en éveil ; où les unités en réserve doivent malgré les tirs d'interdiction ravitailler les premières lignes et constituer les approvisionnements pour la bataille. Tout cela ne va pas sans pertes nombreuses ! Et pendant cette période le régiment souffrit beaucoup. Aussi comme réserve du 33^e corps d'armée ne prit-il qu'une part indirecte à l'attaque du 16 juin.

Cependant, il fut engagé quand même et, bien que très éprouvé, n'en procéda pas moins, le 25 juin, à l'attaque du « Chemin creux » qui tomba partiellement en son pouvoir. Le 10 juillet, deux compagnies enlevaient la voie ferrée au nord-est de la route d'Ablain à Souchez ; le 13, tout le chemin creux était occupé.

Entre temps, appelé vers de plus hautes destinées, le général PETAIN avait passé le commandement de son corps d'armée au général FAYOLLE ; ses adieux aux admirables troupes qu'il façonna à son image méritent d'être intégralement transcrits ici :

ORDRE GÉNÉRAL DU 33^e CORPS D'ARMÉE

Placé à la tête d'une armée, je quitte non sans regrets le commandement du 33^e corps d'armée. Depuis huit mois, nous avons repoussé ensemble toutes les attaques ; passant à l'offensive dans les journées des 9, 10, 11, 12 mai et du 16 juin, nous avons percé les lignes allemandes, pris deux villages puissamment fortifiés, fait plusieurs milliers de prisonniers, enlevé un nombreux matériel. Ces succès sont dus à la vaillance, à l'esprit de discipline, à l'union intime des différentes armes ; en toutes circonstances l'artillerie lourde a su détruire les fortifications de l'ennemi et l'artillerie de campagne frayer la route à notre infanterie. Celle-ci n'a jamais hésité à suivre ses chefs dans les attaques les plus périlleuses. Le génie, dans le secteur d'Écurie d'abord, devant Carency ensuite, a réduit en peu de temps ses adversaires à la défensive ; la prise de Carency a été largement favorisée par ses travaux de sape et de mine. Les différents services enfin n'ont point cessé d'apporter leur collaboration efficace au commandement.

Né au cours de la guerre, le 33^e corps d'armée s'est ainsi acquis la réputation d'un corps d'élite. Cette réputation il la conservera et la grandira sous le commandement du général FAYOLLE, le vainqueur de Carency et d'Ablain-Saint-Nazaire, mon successeur. En toute confiance, je remets le 33^e corps d'armée entre ses mains.

P. C., le 21 juin 1915.

Le Général commandant le 33^e corps d'armée,

Signé : PETAIN.

Tel chef, telle troupe, pourrait-on ajouter !

A partir de mi-juillet, le secteur d'Artois parut se calmer un peu ; les mois d'août et de septembre furent employés à l'équipement offensif du front si chèrement conquis, en vue d'opérer l'attaque concordante avec la grande offensive de Champagne.

Réserve de division le 25 septembre, le régiment atteignait le 28 les pentes ouest de la cote 119 qui, avec la position de La Folie et la cote 140, commandent la plaine de Douai. Pris à revers par les feux de mitrailleuses du « Bois en Hache », le régiment ne s'en jeta pas moins à deux reprises sur les réseaux intacts. Impuissant à progresser, il s'accrocha au terrain et prit, lambeaux par lambeaux, ces tranchées qu'il n'avait pu conquérir d'enthousiasme. Le bilan de cette journée glorieuse mais sanglante fut de 10 officiers et 429 hommes hors de combat.

Un ordre du jour, en date du 30 novembre 1915 consacra l'héroïsme du régiment et lui conféra sa première citation.

PREMIERE CITATION DU 226^e RÉGIMENT D'INFANTERIE

Le 226^e régiment d'infanterie, sous les ordres du lieutenant-colonel DURAND, a donné deux fois l'assaut avec un élan superbe, est resté cramponné aux réseaux de fil de fer, s'est maintenu sur le terrain conquis malgré un bombardement intense et des feux de mitrailleuses de revers.

La première bataille d'Artois était terminée; si elle n'avait pas donné les résultats que l'on pouvait en espérer, du moins avait-elle été fertile en enseignements. La vaillance ne peut rien sans doute contre le matériel accumulé, mais les troupes qui l'ont affronté aussi héroïquement sont capables de donner ailleurs leur mesure. Verdun n'est pas loin, et les champs de bataille des Flandres ont été l'école de nos généraux.

Après cette grande attaque, c'est la triste période du second hiver dans les tranchées qui va commencer. La bravoure ne suffit plus, il faut montrer de l'endurance. Monter la garde sous

le vent glacé de la nuit, sous la pluie fine qui vous pénètre; demeurer immobile dans des lacs de boue, alors que les pieds gèlent ; opérer des relèves dans les boyaux obstrués par la glaise liquide où le fusil s'encrasse, où l'homme s'enlise ; attendre des journées entières l'estomac vide et ne pas pouvoir réchauffer les aliments qui arrivent froids, au prix de quelles difficultés, la nuit tombée ! Voilà les terribles misères que nos hommes ont endurées avec stoïcisme. Ils sont sortis victorieux de la lutte contre les éléments comme ils sortiront victorieux de la lutte contre l'ennemi, malgré tous les efforts qu'il multipliait sans cesse.

C'est ainsi que le 26 janvier 1916 le régiment est alerté en pleine nuit. On sait de source sûre que l'Allemand a préparé des fourneaux de mine; il faut s'apprêter à bien le recevoir. Trois entonnoirs se forment avant l'aube; bousculées et meurtries par l'explosion, les compagnies en ligne opposent à l'avance ennemie des barrages de grenades; la compagnie du lieutenant DE LA TOUR DU PIN se porte même tout entière en avant et dès 5h30 tout progrès de l'adversaire est enrayé ; le lendemain, avec un ensemble admirable, tout le monde se jetait sur le Boche et nous reprenions encore du terrain.

Le 8 février les mêmes faits se reproduisirent, l'ennemi prononça une attaque de grande envergure précédée d'un violent bombardement et d'une autre explosion de mine. Cette fois, le régiment se sacrifia sur place, et malgré ses vides, trouva encore la force de contre-attaquer. Il perdit un tiers de son effectif, mais rétablit entièrement la situation avec l'aide de deux compagnies du 44^e bataillon de chasseurs.

Des combats semblables eurent lieu, on s'en souvient, sur l'ensemble du front, au début de 1916 ; ils prélevaient à la formidable bataille de Verdun et n'avaient pour but, tout en opérant des sondages, que de donner le change au commandement. Le 28 février, l'armée anglaise relevait nos divisions sur le front d'Artois pour leur permettre de se mesurer avec les hordes du Kronprinz sur les rives de la Meuse.

III

VERDUN

(Mars-Avril-Mai 1916)

Après un court séjour dans l'Oise, la 70^e division se concentrait en Argonne, puis, par étapes, se portait sur Verdun où la bataille faisait rage.

Le 20 mars, dans la nuit, le 226^e occupait les tranchées en face de Douaumont et, le 22, enrayait net une attaque précédée de jets de liquides enflammés.

Du 31 mars au 3 avril, divisé en deux groupements (car, dans cet enfer, il ne fallait pas songer à maintenir les liens tactiques), il se trouvait à l'ouest de l'étang de Vaux, épaulant ainsi les troupes qui avaient à subir le choc entre le village de Vaux et le fort de Douaumont, et chargé de la mission de barrer à l'infiltration ennemie le ravin de la Caillette. Cette mission était toute de résistance opiniâtre et de sacrifice.

La situation était en effet des plus critiques. L'ennemi avançait, couvert par ses formidables barrages d'obus de gros calibre, sous lesquels il fallait tenir sans reculer d'un pas.

Solide comme un roc, cramponné au sol qu'il avait mission de défendre, le régiment fit face de trois côtés à la fois et repoussa toutes les attaques ; la ténacité dont il fit preuve permit un retour offensif de la 84^e brigade qui redressa la ligne déjà fléchissante à gauche.

IV

LORRAINE

(Juin-Juillet 1916)

Après ces luttes acharnées mais combien coûteuses, la division fut retirée des lignes et se transporta, le 19 mai, au bois de Mortmare où pendant près de trois mois elle tint sans incidents ce secteur calme de Lorraine. Elle n'y prolongea pas son séjour, car en septembre la première bataille de la Somme se déclenchait, pleine d'espoir, et l'ancienne division FAYOLLE se devait d'y participer.

V

PREMIÈRE BATAILLE DE LA SOMME

(Août à Novembre 1916)

Le 226^e s'embarquait à Domgermain le 13 août 1916 ; le 29, il tenait les tranchées devant Péronne, entre Biaches et La Maisonnette, subissant ces bombardements quotidiens qui, à certains égards, égalaient et même dépassaient ceux de Verdun quand ils étaient concentrés sur la même zone.

Le 11 septembre ayant été transporté sur la rive droite de la Somme, le régiment prenait au sud de Frise la ferme de Monaco et la tranchée des Berlingots, franchissant par bonds tous les barrages. A peine installé dans ce terrain bouleversé, il organisait sur place une nouvelle ligne d'attaque ; le 14, il se portait sur le bois de l'Inferno. Arrêté par des réseaux intacts installés à contre-pente, il fut décimé et dut se retrancher, d'autant plus qu'il était dangereusement en pointe.

Après relève, le 12 octobre le retrouva entre Biaches et La Maisonnette ; le 18, une attaque fut décidée ; deux compagnies sautèrent dans les tranchées ennemies, firent 73 prisonniers et s'installèrent solidement, facilitant pour une large part les progrès de la division voisine, en direction de Barleux.

Le 11 novembre, le régiment quittait la Somme et se rendait par étapes sur les bords de l'Aisne, dans le secteur de Bitry.

VI

LE REPLI ALLEMAND DE 1917 ET LE CHEMIN DES DAMES — L'ALSACE

L'hiver de 1916-1917 se passa sans incidents notables, dans ce secteur relativement calme; l'instruction détaillée des cadres et de la troupe fut reprise avec soin. Deux coups de main exécutés le 4 février et le 14 mars pour obtenir des renseignements sur le repli de la ligne allemande ramenèrent des prisonniers.

Le 18 mars, après des feux de mousqueterie désordonnés, l'ennemi évacua dans la nuit ses positions que nous occupions à 2 heures du matin. Ce fut un délire général, bientôt changé en stupeur, quand on se rendit compte des dévastations systématiques dont le territoire libéré avait souffert. Les maisons en pierre soufflées comme des châteaux de cartes, les arbres fruitiers coupés à 1 mètre du sol, l'incendie et la désolation partout où la dynamite n'avait pu agir, de vastes entonnoirs à la place des carrefours de routes, des pièges semés à tous les pas et dont un grand nombre d'hommes furent victimes. Voilà ce que nous avons trouvé dans cette marche en avant. Le cœur se serre, les désirs de vengeance nous étreignent, mais avant tout il faut remédier à tout ce désastre, reprendre le contact et créer une ligne nouvelle. En outre, pendant que la grande offensive vers Laon va se déclencher, il faudra harceler l'ennemi, l'attaquer sans cesse et, en cas de réussite, avancer par ses propres moyens, en le poursuivant.

Au début d'avril, le régiment franchit l'Ailette et le canal Crozat, malgré les tirs ininterrompus des mitrailleuses ennemies. Le 5, ayant fortement pénétré dans le massif de Saint-Gobain, il creusait ses tranchées dans la basse forêt de Coucy, à hauteur de La Fère, devant Servais. Le mois tout entier fut consacré à la mise en état du nouveau secteur, sous un bombardement journalier.

Relevée, le 4 mai la division se rendit dans la région d'Estrées-Saint-Denis ; le 226^e prit ses cantonnements à Canly. Il les quitta le 22 mai pour se rendre au Chemin des Dames, dans le secteur de Soupir.

Il y demeura deux mois jusqu'au 29 juillet, sans participer à aucune action d'ensemble, et pourtant ce séjour laisse un pénible souvenir à ceux qui s'y sont trouvés.

L'offensive interrompue du mois d'avril nous avait valu la conquête de la position la plus singulière qu'on puisse imaginer; à 10 mètres à peine du rebord de la falaise à pic qui court parallèlement aux rives de l'Aisne, nos soldats accrochés comme « des chats à une gouttière » furent obligés de creuser les tranchées à même la pierre, pour réaliser un front à peu près continu depuis Bray-en-Laonnois jusqu'à l'Épine de Chevigny. Ils réussirent, malgré des difficultés à première vue insurmontables, à repousser toutes les attaques qu'ils ne pouvaient même pas voir venir et restèrent stoïques sous les plus violents bombardements. Les grenades à ailettes arrosaient sans cesse les premières lignes. Les « minen », franchissant pour la plupart le rebord du plateau, tombaient drus, dans le ravin, sur les troupes en réserve. Les deux artilleries bombardant les arrières et les points de passage obligés n'arrêtaient pas. C'était un concert assourdissant de jour et de nuit qui se répercutait dans les creutes où Français et Allemands n'étaient souvent séparés que par un simple mur en pierres sèches hâtivement construit. Malgré cette existence des plus pénibles, le régiment laissa à ses successeurs, fin juillet, un secteur convenablement organisé.

Transporté ensuite au camp de Villersexel où il séjourna jusqu'au 25 août, le 226^e se rendit par étapes en Haute-Alsace où il occupa, du 9 septembre 1917 au 24 janvier 1918, les secteurs d'Aspach et de Burnhaupt.

Le 20 janvier, le bataillon DE BEAUMONT, du 269^e régiment, lui fut affecté comme troisième bataillon et prit le n° 4.

Ce séjour en Alsace, dans un secteur relativement calme, permit de pousser au plus haut point les belles qualités militaires du régiment. Instruit, bien en mains, brûlant de l'ardeur de combattre, il eut, avec les autres régiments de la 70^e D.I., l'honneur d'être compris dans le groupe des armées de réserve qui devait faire face aux attaques dès longtemps prévues, d'où devait en fin de compte jaillir la victoire des Alliés.

VII 1918 — LA VICTOIRE

Le 226^e quittant l'Alsace embarqua, le 30 janvier 1918 à Fontaine, près de Belfort, et se rendit avec la division au camp de Darney. Il prit ses cantonnements à Attigny. Le 4 mars, il fut dirigé sur le camp de Corcieux et, le 11, sur la région de Vassy. Le 25, il arrivait au camp de Châlons. Les officiers avaient déjà des ordres pour aller reconnaître la position de repli éventuel de Saint-Hilaire quand brusquement arriva l'ordre d'embarquer immédiatement en automobiles.

Hâtivement, les compagnies distribuèrent deux jours de vivres et firent leur plein de munitions ; les hommes se chargèrent le plus possible, car les trains devant suivre la voie de terre, on ne savait trop où ni quand ils rejoindraient.

Depuis trois jours la bataille faisait rage. On avait peu de nouvelles, mais les rumeurs notaient guère favorables et chacun sentait bien que l'heure était grave.

Dans la nuit du 26 mars, le régiment monta dans les automobiles, à Bouy. En cours de route, nous interrogeons les populations qui ignorent tout de la bataille. Nous traversons la ville de Compiègne morte et désertée ; le voyage se poursuit morne et pénible. Enfin, nous rencontrons des troupes ayant participé à la bataille. Elles nous donnent quelques renseignements d'autant moins rassurants qu'ils sont plus vagues. Où allons-nous rencontrer l'ennemi? Nous finissons cependant par savoir que le convoi se dirige sur Montdidier. Mais depuis trente-six heures que nous sommes en route, bien des camions sont demeurés en arrière. Quand rejoindront-ils et comment rassembler les compagnies ? Comment nourrir les hommes ? A 20h30, les voitures s'arrêtent à l'est de Méry, le pays est inconnu de tous, l'éclatement des obus déchire le silence de la nuit au loin dans la campagne, la bataille est proche.

Cependant, on distribue des cartes d'état-major et bientôt l'on sait que le général TANTOT a précédé sa division et qu'il a appris, Dieu sait comme, que les Allemands sont entrés à Montdidier. Nous sommes lancés à la bataille en enfants perdus, eh bien! comme nos ancêtres, nous marcherons au canon !

Vivement, pendant que le commandement prend des mesures urgentes, on débarque dans l'obscurité, des débris de compagnies se t'assemblent et les chefs de bataillon organisent des bivouacs en halte gardée, mais bientôt, il faut prendre les avant-postes sur la ligne Courcelles-Rollet, deux villages où il ne reste plus âme qui vive.

Dans la matinée du 28 mars, un ordre d'attaque arrive. Il s'agit de pousser une pointe hardie sur le village de Piennes-le-Lundi, il faut simuler des forces importantes venues au secours de l'aile gauche de l'armée HUMBERT menacée d'être débordée. Pendant ce temps, il n'est pas douteux que d'autres troupes viendront en hâte nous prolonger, mais il faut faire vite et, une fois l'opération amorcée, durer le plus longtemps possible.

Les choses se passent comme le général l'avait prévu : deux jours durant, les hommes, suivant leur expression pittoresque, « remettent ça », et l'estomac vide, tiraillent, chargent, se replient, reviennent à l'attaque, si bien que le 30 mars des masses ennemies imposantes se jettent sur le 6^e bataillon du 226^e, seul engagé encore, et qui oppose un rideau bien faible à la ruée furieuse. Mais alors, les deux autres bataillons manœuvrent et se multiplient comme par miracle. Profitant des couverts et des ravins, les compagnies surgissent en maints endroits et

donnent l'impression de troupes fraîches arrivant toujours de plus en plus nombreuses; finalement, l'irruption du 5^e bataillon sur le plateau en avant du village de Vaux, où un trou menaçait de se produire détermine chez l'ennemi le recul tant attendu et une fois de plus la ligne se stabilise.

Déjà, l'armée DEBENEY était entrée en action devant Montdidier ; la 70^e division avait rempli glorieusement sa tâche.

Le 226^e, engagé dès son arrivée, a lutté trois jours sous des rafales de vent et de pluie, travaillant ou combattant sans cesse, presque sans sommeil, comme presque sans vivres, à court parfois de munitions; il a attaqué, résisté à la poussée puissante de l'ennemi, manœuvré pour durer, puisque telle était sa mission; il a subi des pertes sévères, malgré tout son moral est resté splendide.

Jusqu'au 15 avril, au prix de pertes journalières, la nouvelle position est organisée devant Assainvillers-Rollot ; puis, c'est le départ pour les Vosges où le 226^e à brûle-pourpoint va se familiariser avec la guerre de montagnes, la seule qu'il n'ait pas encore pratiquée.

Le 22 mai, le régiment tient les tranchées de la Tête de Faux, point culminant du front des Vosges, et du Bonhomme. Il y subit successivement trois coups de main préparés à grand renfort de minen de gros calibre et, malgré des pertes sérieuses, les repousse tous.

Après un court séjour d'un mois dans ce secteur, la division était relevée par l'armée américaine. Le 18 juin, elle se rendait dans la région de Crépy-en-Valois et de Villers-Cotterêts en soutien de l'armée MANGIN, prête à toute éventualité. Après avoir organisé des positions de repli éventuel, elle s'installait le 11 juillet en petits postes, dans la forêt de Laigue, sur les bords de l'Oise, où trois semaines durant elle subissait des bombardements par toxiques. Enfin, le 4 août, elle était relevée par les troupes indigènes et se préparait à prendre part, à son tour, aux opérations actives.

Le 11 août, le 226^e bivouaque au bois de Belloy ; le 13, avant le jour, il occupe sa ligne de départ sur le plateau de la ferme Saint-Claude, dans le massif du Matz, plus connu sous le nom de « petite Suisse ». A il heures, sans préparation d'artillerie, mais précédé d'un puissant barrage roulant, il bouscule le Boche surpris et d'un seul élan, en utilisant les ravins, occupe Belval, au pied du Piémont, à 4 kilomètres de son point de départ ; bien qu'en pointe très avancée, il repousse une contre-attaque.

Trois cents prisonniers, 25 mitrailleuses, 2 minenwerfer, un canon de 77, tel est le bilan de cette glorieuse journée; nos pertes étaient légères.

Contraint d'attendre que les troupes à droite et à gauche se soient alignées sur lui, le régiment consolide sa position, puis pénètre dans le parc de Plessis-de-Roye et occupe le Plémont « tombé comme un fruit mûr ». Reprenant la marche en avant, il franchit, sous le feu de l'ennemi, la Divette, au village de Dives, et arrive devant Beaurains, le 28 août au soir.

Situé sur les rives du canal du Nord, ce village, avec le bois de l'Hydre qui le prolonge, constitue un point d'appui redoutable où l'ennemi avait accumulé ses moyens de défense ; le 30, la position est enlevée de haute lutte et le régiment s'installe en bordure du canal. Le 31, attaque de Genvry-Senicourt, sur l'autre rive, à travers les marécages qui couvrent ce village, sur une zone profonde d'un kilomètre.

Le 6 septembre, prise de Villequier-Aumont ; le 8, passage du canal Crozat, sur des passerelles de fortune hâtivement faites et occupation de Quessy. Le régiment progresse ensuite jusqu'à la route nationale n° 44, entre La Fère et Saint-Quentin, son objectif final.

Cette série de combats d'avant-garde fait honneur à la troupe d'élite qui en avait assumé la mission. Pendant tout un mois, sans un jour de repos, avec un mordant soutenu, les braves du 226^e ont progressé sur environ 45 kilomètres, chaque bataillon enlevant successivement, et à

l'heure dite, toutes les positions de repli où s'attardait l'ennemi pour protéger sa fuite ; après ces trente journées de luttes continuelles, les pertes se chiffraient par 7 officiers (dont 3 tués) et 591 hommes (dont 84 tués).

Comme juste récompense des prouesses accomplies, le 226^e gagnait sa seconde citation ainsi libellée :

ORDRE GÉNÉRAL N° 574

Le général commandant la III^e armée cite à l'ordre de l'armée le 226^e régiment d'infanterie :
« Régiment d'élite sous l'habile et énergique commandement du colonel MOILLARD, a, pendant une période d'un mois, soutenu sans arrêts une série de combats très durs au cours desquels il a montré les plus belles qualités de bravoure, d'opiniâtreté dans la lutte et de souplesse manœuvrière. Ayant enlevé à l'ennemi de haute lutte, dans un élan superbe, une position de la plus haute importance, n'a cessé de poursuivre l'adversaire brisant toutes ses résistances et le contraignant à la retraite à quatre reprises, lui faisant au total 370 prisonniers, 50 mitrailleuses, des canons de campagne et de tranchées et un matériel considérable de toute nature. »

Au Q. G., le 27 novembre 1918

Le Général commandant la III^e armée,

Signé : HUMBERT.

Relevée le 13 septembre, la division se rendit en Belgique, et, le 14 octobre, s'intercalait au milieu des éléments belges, face au plateau de Hoogle-de-Gits.

Ce matin-là, le 226^e attaquait les Bavarois de concert avec une compagnie de chars d'assaut, franchissait brillamment sous le barrage la ligne des fortins et en moins d'une heure avait atteint ses premiers objectifs Haagebrock et Géite-Saint-Joseph. La progression reprenait aussitôt et à 11 heures, le second objectif, la route de Gits à Cortemarck, tombait à son tour, non sans difficultés, car l'ennemi, refoulé, demeurait menaçant.

Le 15 et le 16, les attaques reprirent contre un adversaire qui jouait son va-tout, sentant la chance tourner ; le régiment fut ensuite relevé, après avoir, en trois jours, fait 600 prisonniers et progressé de 13 kilomètres, à travers une position organisée de longue date, pourvue de blockhaus et d'abris bétonnés.

Le 31 octobre, le 226^e fut encore engagé et eut à franchir le canal de dérivation de la Lys, dernière ligne de résistance où, depuis une dizaine de jours, l'ennemi enrayait toute poursuite. La tâche était rude et complexe ; enfin, après quelques tentatives infructueuses, une section, bientôt suivie d'une autre, effectua la traversée sur des sacs Habert. De ce fait, toute résistance de l'adversaire était vouée à un échec certain. Les bataillons s'engouffrant dans la brèche enlevèrent la tête de pont de Bracht, et, dès le lendemain, commençait la poursuite qui jusqu'à l'armistice du 11 novembre ne devait plus s'arrêter.

A la suite de cette brillante opération, le 226^e se voyait décerner en ces termes une troisième citation :

ORDRE GÉNÉRAL N° 677

Régiment d'élite qui, sous le commandement du colonel MOILLARD, a mis de nouveau en valeur dans les Flandres, en octobre 1918, ses remarquables qualités d'énergie, de bravoure et d'opiniâtreté.

Malgré les difficultés considérables du terrain, a brillamment enlevé une position ennemie organisée de longue date et couverte de défenses accessoires, a brisé ensuite au cours de combats victorieux d'une durée de quinze jours la résistance d'un ennemi qui avait reçu l'ordre de tenir coûte que coûte, l'a bousculé et lui a infligé des pertes sévères.

Chargé de forcer le passage d'un canal important défendu opiniâtrement par l'ennemi, a réussi cette délicate opération grâce à son indomptable ténacité. Au cours de ces opérations, a capturé 13 officiers, dont un chef de bataillon, 600 sous-officiers et soldats, 4 canons de 77, un canon de 105, 60 mitrailleuses, 4 minenwerfer, ainsi qu'un important matériel.

Au Q. G., le 15 décembre 1918.

Le Général commandant la VI^e armée,

Signé : DEGOUTTE.

Le 22 novembre, le régiment recevait, des mains du maréchal PETAIN, la fourragère aux couleurs de la croix de guerre. C'était alors la marche triomphale par Bruxelles, sur Aix-la-Chapelle, au milieu de la joie et des acclamations délirantes d'un peuple enfin délivré du joug odieux qui, pendant quatre longues années, avait pesé sur lui.

Ici finit à proprement parler l'histoire du 226^e régiment d'infanterie et celle de la 70^e division dont il ne cessa jamais de faire partie.

A la date du 10 février 1919, la dissolution du régiment était prononcée et ses éléments dispersés dans les unités de la 77^e division, l'ancienne division sœur, qui avait aussi, pendant quatre années, fait partie intégrante du glorieux 33^e corps d'armée, commandé par d'illustres généraux parmi lesquels il nous suffit de citer le maréchal PETAIN et le général FAYOLLE.

Ce rapide exposé des hauts faits accomplis pendant la campagne de 1914-1918, par un régiment de réserve de l'Est, servira, espérons-le, à exalter le moral des générations à venir.

Formé à son origine par les aînés d'un régiment actif qui s'enorgueillit à bon droit de la croix de la Légion d'honneur et de la fourragère rouge; dressé, dès le temps de paix, à l'école des FOCH, des CASTELNAU, des GROSSETTI et de tant d'autres généraux que la guerre a révélés, il était imbu naturellement de ces itères traditions qui ont fait la force de nos garnisons de l'Est. Son esprit de discipline, de vaillance, de sacrifice ne fit que s'affirmer davantage, si possible, dans les succès comme dans les revers qui ont caractérisé ces longues années de lutte; employé tour à tour aux grandes offensives et aux besognes ingrates de la guerre de tranchées, il accomplit toujours sa tâche avec la simplicité qui convient aux héros.

L'étendard mutilé du 226^e, couvert du sang du vaillant colonel FERMIER et de sa garde d'honneur, est digne de reposer aux côtés de son glorieux frère d'armes, le fier drapeau du 26^e régiment d'infanterie, de la division de fer du 20^e corps d'armée.

CHEFS DE CORPS DU 226^e RÉGIMENT D'INFANTERIE

Lieutenant-colonel HOFF, du 2 août 1914 au 8 septembre 1914 (blessé le 25 août).

Lieutenant-colonel FERNIER, du 8 septembre 1914 au 10 octobre 1914 (tué à l'ennemi).

Lieutenant-colonel WÜRSTER, du 22 novembre 1914 au 17 décembre 1914.

Lieutenant-colonel BONNET, du 12 janvier 1915 au 9 juillet 1915.

Lieutenant-colonel DURAND, du 11 juillet 1915 au 29 avril 1916.

Lieutenant-colonel LEANDRI, du 2 mai 1916 au 5 février 1918.

Colonel MOILLARD, du 8 février 1918 au 10 février 1919.

ÉTAT DES MILITAIRES
DU 226^e RÉGIMENT D'INFANTERIE
MORTS POUR LA FRANCE
AU COURS DE LA GRANDE GUERRE DE 1914-1918

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	DATE DU DÉCÈS
FERMIER (Henri-Léon)	Lieut.-colonel	10 oct. 1914
SERRES (Joseph-Hyppolite)	Commandant	20 mai 1916
BOURCARD (Georges)	Capitaine	1 ^{er} avril 1916
BAUR (Jean-Baptiste)	—	20 mars 1916
DARD (Aristide)	—	25 août 1914
FISCHER (Albert)	—	25 août 1914
BOURGEOIS (Marie-Térance)	—	25 août 1914
HOUILLON (Henri-Verdenal)	—	1 ^{er} sept. 1914
PARVIN DE LAFARGE (Léon)	—	20 mai 1915
ARGANT (Pierre)	Lieutenant	17 oct. 1914
BERTHIER (Jean)	—	31 oct. 1918
BERTRAND (René)	—	20 mai 1915
BERTIN (Jacques-Marcel)	—	2 oct. 1914
DEGOTTEX (Laurent)	—	14 août 1918
DESCLAUDE (Victor-Emile)	—	28 mars 1918
DENIS (Antoine-Charles)	—	25 août 1914
FAUCHER (Damas-Ferdinand)	—	25 août 1914
HUCHET (Michel-Joseph)	—	17 oct. 1918
LAMOUREUX (François-Joseph)	—	23 juill. 1918
LEMAIRE (Jean)	—	27 mai 1915
LACROIX (Pierre-Louis)	—	25 août 1914
MICHAUX (Paul)	—	10 sept. 1914
REBAUL (Henri)	—	15 sept. 1916
RAMBAUD (Jacques-Marie)	—	2 oct. 1914
VILLEPAUX (Maurice)	—	31 mars 1918
AUGIER (Raymond)	Sous-lieut.	27 déc. 1914
BRAVAIS (Ange-Emile)	—	18 déc. 1914
BARRAT (Georges-Antoine)	—	28 sept. 1915
BREVIER (Léon)	—	27 sept. 1915
BURGER (Eugène)	—	28 nov. 1916